

# L'Être et l'apparaître

---

Cours 1998-99 de A. BADIOU

Paris 8 département de philosophie

Transcription, non revue par l'auteur, Yvon Thoraval.

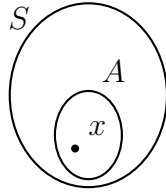
## 1 Séance du 30 janvier 1999

Cette année se voudra être un tour synthétique et peut-être conclusif en un sens. L'infrastructure mathématique sera incluse dans un fascicule qui vous sera donné samedi prochain. Conclusif sur quoi? Par une définition intégrale du concept de situation et somme toute assez complexe. Le concept de situation est en quelque manière le premier concept qu'on trouve dans l'être et l'événement, c'est le concept inaugural. En réalité dans l'Être et l'événement, il est strictement identifié à une multiplicité quelconque. Situation, est la forme indifférenciée de l'être comme tel à savoir une multiplicité et tout par de là.

La détermination ontologique de la catégorie de situation, c'est un multiple. Une fois ceci dit, qu'elles sont les propriétés caractéristiques d'une situation dès lors qu'on la pense simplement comme multiple? Il faut en retenir quatre propriétés du multiple comme identifiant une situation d'être :

- 1° le multiple est multiple de multiple, sa composition interne lui est, si je puis dire, homogène, il n'y a que multiple et tout multiple est multiple, les éléments des multiplicités sont eux-mêmes des multiplicités. Cette thèse se dit aussi: l'Un n'est pas ou encore, il n'y a pas d'atome, j'insiste là dessus car nous allons en introduire cette année. Pas d'Un au sens où l'Un serait le composant de cette multiplicité, c'est ce que j'appelle atome ;
- 2° néanmoins, il y a un protocole de compte pour un des multiples qui le compose dans cette situation, immanent à toute situation. Les éléments de la situation sont comptés de l'intérieur de la situation, l'Un n'est pas en soi. Comptés comme tels dans une situation particulière, le compte pour Un est une opération interne d'une situation. Toute situation transforme un multiple en élément en tant qu'elle le compte. Situation égale multiple plus compte pour Un immanent. Il y a toujours une liaison entre ce qui est compté et ce qui ne l'est pas. Il y a de l'Un ( Jacques LACAN) comme effet, comme compte. L'Un n'est pas là, il y a le compte, pas d'être de l'Un, le multiple est ;
- 3° le multiple se compose non seulement d'éléments mais aussi de parties. Donc, il y a dans toutes situations des sous-multiples

de la situation, des ensembles.



$x$  est un élément de la situation, c'est à dire compté pour Un dans la situation  $S$ , on écrira :  $x \in S$ ,  $x$  étant lui-même un multiple. On peut avoir des regroupements de parties de  $S$ , par exemple  $A$ , tout ce qui appartient à  $A$  appartient à  $S$  : si  $x \in A$  alors  $x \in S$ , c'est la formule de définition d'une partie. On écrira  $A \subseteq S$   $A$  est inclus dans  $S$ . Ceci nous donne deux acceptions de « l'être dans », quelque chose qui est dans une situation peut se dire selon l'appartenance,  $x$  élément de  $S$ , ou selon l'inclusion, c'est une intériorité partitive et non pas élémentaire.

$$\hat{\text{Être-dans}} \quad \left\{ \begin{array}{l} \text{appartenance, } \in ; \\ \text{inclusion, } \subseteq . \end{array} \right.$$

Ceci dit, la propriété fondamentale est qu'il y a une structure de compte des parties elles-mêmes, les parties sont comptées. Il y a bien un multiple des parties, donc un multiple dont les éléments sont les parties. Non seulement un protocole de compte de ses éléments mais aussi un protocole de compte de ses parties.  $\mathcal{P}(S)$  est l'ensemble des parties de  $S$ . C'est un multiple, qui est le résultat d'une opération immanente de compte de ce qui est inclus dans  $S$ . Cet opérateur est l'état de la situation. On pose que toute situation a un état. Il n'y a pas de situation sans état. Le rapport à l'état est immanent. Petite parenthèse : définition de l'état ; il ne compte pas les éléments de la situation mais seulement ses parties. Un point illustre cela de manière particulièrement forte ; c'est le point de capiton de l'Être et l'apparaître. On peut considérer la partie de  $S$  ( $\mathcal{P}(S)$ ) composée exclusivement de  $x$ , c'est autre chose que  $x$  lui-même en tant qu'il appartient à  $S$  :

–  $x \in S$  : premier compte pour Un, c'est la présentation de  $x$ , le multiple  $x$  est présenté dans la situation  $S$ , la situation est présentation de  $x$ , toute présentation est situationnelle ;

- $\{x\}$   $x$  en tant qu'il compose une partie de  $S$ , c'est le singleton de  $x$ , il est essentiel à distinguer  $x$  de  $\{x\}$ .  $\{x\}$  est la partie dont il est l'élément :  $\{x\} \subseteq S$  on parlera de sa re-présentation.

La représentation est donc une catégorie de l'état. Le singleton est un cas limite, meilleure représentation de la différence entre présentation et représentation. Ceci peut s'appliquer à toutes sortes de situations concrètes. L'état ne le compte que comme singleton de lui-même, cet  $x$ . C'est la règle absolue de l'état comme tel. L'état n'a rapport à aucun sujet, n'a rapport au sujet que comme singleton.  $x$  représenté peut très bien être une multiplicité infinie. Par contre le singleton est un ensemble qui n'a qu'un élément, le singleton est une réduction à l'Un, quelque soit  $x$ , réduction à l'Un dans la modalité du compte étatique. L'état, c'est une injection d'Un indifférente au type de multiple dont il s'agit. Parmi les parties de toute situation figure obligatoirement le vide :  $\forall S$  on a :  $\emptyset \subseteq S$  car le vide n'a pas d'élément, il est immanent à toute situation. Récapitulation de cette troisième propriété :

- les parties sont comptées ;
- la fonction de compte s'appelle l'état ;
- l'état ordonne la représentation à la présentation.

Ce qui est situationnellement présenté est étatiquement représenté et le vide rode dans toute représentation ;

4° La représentation excède la présentation, c'est un point capital qui occupe les deux tiers de l'être et l'événement :

- il y a plus de parties que d'éléments ;
- l'ensemble étatique ( $\mathcal{P}(S)$ ) est plus grand que  $S$  ; ( $\text{Card}(\mathcal{P}(S)) > \text{Card}(S)$ ) , autrement dit, le nombre qui mesure l'extension de  $\mathcal{P}(S)$  est plus grand que celui de  $S$  ;
- il y a un excès intrinsèque de l'état de la situation sur la situation ;
- c'est un excès ontologique car c'est un excès de multiplicités, c'est le plus grand dans le multiple dont il s'agit. Il y a un excès ontologiquement et cet excès catactérise toute situation selon une dysharmonie interne ou un déséquilibre interne entre la présentation et la représentation.

Le multiple présente le multiple, homogénéité de l'être :

- il compte pour Un ce qu'il présente ;
- il représente, dans l'état, ses parties ;
- le second compte est en excès sur le premier.

C'est le noyau primitif des choses, il nous reste encore à examiner deux problèmes :

1° Y a t-il une mesure de l'excès? Y a t-il une norme de cet excès? C'est un problème philosophiquement très ancien : à quel prix avez-vous un principe d'ordre? Tout principe d'ordre est corrélatif d'un point d'excès. L'ordre instruit un excès. De là la question de savoir de combien l'excès est excessif. Chez les grecs, Ubrisse, trouvez le nom de l'excès? C'est la même chose si vous avez Dieu, s'il y a un Dieu, c'est trop tout de suite. Norme : Dieu se fait homme qui tempère l'excès. Dieu prend en charge lui-même y compris la diminution de l'excès. Dieu comme médiateur de son propre excès.

L'intelligible exige l'excès, pas de pensée qui n'exige un excès, toute pensée finit par penser qu'il y a toujours autre chose que ce qu'il y a. Qu'est-ce qui fait que l'excès ne fait pas basculer dans l'irrationnel? Y a t-il dans l'excès même que repère la raison? L'homme est cette créature excessive (cf Antygone dit le chœur). L'homme est un excès, c'est ce qui le donne comme anti-naturel. Pensée de l'excès, cet excès est-il lui-même pensable?

On identifie l'excès à un terme de la multiplicité quelconque, excès des parties sur les éléments, de la représentation sur la présentation, de l'état sur la situation. Mais y a t-il une mesure de cet excès  $\text{Card}(\mathcal{P}(S)) > \text{Card}(S)$  , mais de combien? La thèse instruite par les mathématiques que l'être de l'événement soutient qu'il n'y a pas de mesure de cet excès, un appareillage mathématique, en un certain sens, le démontre. Il y a une errance de cet excès étatique, toute fixation de l'excès est transitoire et en un certain sens arbitraire ( cf. COHEN ).

Dans cette ligne, on aboutit à l'excès étatique errant, sans norme, et donc, la notion de multiplicité est intérieurement errante. Le rapport en elle-même et son état n'est pas assignable, errance ontologique, excès sans mesure. L'excès ne se laisse pas compter.

On a deux comptes dans une situation :

- le compte présentatif, le fait que  $S$  compte  $x$ , il compte l'ensemble des  $x$  qui le compte ;
- le compte représentatif .

Une situation est une multiplicité deux fois comptée, l'écart des comptes est incomptables, puissante stabilité et errance en même temps. C'est pour cela qu'il peut y avoir de la vérité (cf. Être et événement). Cette errance interne est une condition de vérité, sinon il n'y aurait que l'être, c'était la première ligne de problèmes ;

2° Deuxième ligne de problèmes :

Qu'est-ce qui distingue une situation d'une autre? Où se désigne la singularité situationnelle comme telle et comment advient-elle? Le point de départ est très simple: une chose que la situation ne compte pas, c'est la situation. C'est lié à des problèmes de fondement (qui ne seront pas vus ici)  $S \notin S$  aucun multiple n'est élément de lui-même. La situation présente ce qui la compose, mais pas la situation elle-même. Par contre,  $S \subseteq S$  donc la situation est étatiquement comptée. La situation est représentée sans être présentée. La situation est représentation sans présentation, saisie à partir d'elle-même. Qu'est-ce que la présentation de la situation, comment la situation advient à la situation puisqu'elle ne se présente pas elle-même. C'est une question très ancienne, qu'est-ce qui se passe dès lors qu'il n'y a pas d'autoprésentation. S'il n'y a pas moment immanent de la présentation de la présentation on a affaire à un paradoxe d'une représentation sans présentation. Comment se pose le problème de l'advenue situationnelle si elle n'est pas auto-présentation? Autre solution, elle se présente dans le tout c'est à dire comme composante de la composante totale. Dans le dispositif qui est le nôtre ceci est barré par le fait qu'il n'y a pas de tout, pas de multiplicité absolue, pas d'ensemble de tous les ensembles. Ceci se démontre. On démontre qu'à supposer qu'il y ait un tout, il n'y a pas de logique, c'est la ruine du principe de consistance. S'il y a un tout, on supposera que le pensable s'effondre.

(question posée par Christian PRIN : Jacques LACAN situe là un point de réel? Réponse : oui, oui, reste à savoir de quoi il s'agit, nous aurions le non tout comme principe du réel.)

Le problème est le suivant : ni la situation ne s'autoreprésente

sente, ni elle est présentée par un tout :

- $S \notin S$  ;
- $S \notin \text{Abs}$  (pour tout absolu) .

Le génie de HEGEL est de concilier les deux dans le principe de négativité à la fois autofondation et à la fois totalisation absolutisante.

- une situation n'est pas sujet au sens de l'être qui se donne à lui-même son propre être (conscience) ;
- une situation n'est pas substance c'est à dire disposée dans un ordre cosmologique de la substantialité .

Ni sujet, ni substance (cf; préface de la Phénoménologie de l'esprit HEGEL : penser l'absolu non seulement comme substance mais aussi comme sujet). Pour nous, c'est présenter la situation ni comme substance ni comme sujet, la situation c'est l'être là. C'est une tâche de présenter la situation ni comme substance ni comme sujet. Il y a instabilité de la situation car travaillée par un excès sans norme.

Il nous faudra repartir de la situation comme figure de l'être là. Nous sommes astreints à parler de la situation car il n'y a pas de tout, pas d'étant en totalité (HEIDEGGER). Il y a l'être là, Dasein, c'est ça que nous appelons situation, mais est-ce qu'un multiple ça suffit ? Non après tout ce n'est qu'une abstraction préliminaire qui ne permet pas de penser le là de l'être là. L'être peut-être pensé mais pas le là.

D'où la deuxième ligne d'investigation qui part de là :

- il n'y a pas de tout, que de la situation, c'est à dire de l'être là, pour penser de l'être là, il faut d'autres opérateurs que ceux de la pure multiplicité ;
- la pensée du là de l'être là suppose une pensée de la relation, suppose une théorie de la relation alors qu'ontologiquement il n'y a pas de relation au niveau du pur multiple .

En un certain sens, il faudra faire pour la relation ce qu'on a fait pour l'Un, pas d'être de la relation mais il y a de la relation. Le il y a de l'être là suppose que l'on pense la relation.

C'est un premier moment de la pensée qui consiste à assumer du multiple sans Un. L'Un n'est pas, après quoi tout le problème c'est

de penser qu'il y a de l'Un sur fond de non-être de l'Un. Dans le cadre de ce mouvement de pensée on rencontre la thèse : la relation n'a pas d'être ou encore l'être est essentiellement délié, il n'y a pas d'être de la liason, l'être inconsiste, il est dicémination pure, il est intégralement délié.

Si l'on veut penser la situation comme être là, penser le là comme tel, alors il faudra penser la relation, et la penser d'une triple façon :

1. comme algèbre ou comme opération ;
2. comme logique ou comme connexion ;
3. comme topologie ou comme localisation (objectif le plus dense)

Mais en assumant que la relation n'a pas d'être, que la relation n'est pas. Par conséquent, on va penser la relation comme apparaître car l'être est délié, pas d'être de la relation. La question de l'apparaître surgit un peu en symétrie de la question de l'état. État, puissance de compte excessive et donnant de l'Un même là où il n'y en a pas. Le singleton comme assignation à l'Un d'un multiple infini forçant le il y a de l'Un sur fond de non être. Toute résistance anti-étatique (résistance de l'amour au mariage), toujours quelque chose qui fait valoir que l'Un qui nous est infligé n'est pas.

Résistance : protocole de désidentification d'un Un infligé. ça fait valoir l'être contre le compte. C'est l'être que vous faites valoir. Fait valoir le multiple comme tel car c'est ce qui est. Résistance contre ce qui compte qui n'est pas étatiquement au régime d'un Un. Pour rendre compte du là de la situation, de l'apparaître, on aura des phénomènes du même ordre, l'apparaître, c'est le *il y a* de la relation au point où elle n'est pas. *La relation n'est pas plus que l'Un, mais elle apparaît.*

(Michèle PICOT n'est pas là ou n'est pas *encore* là? Question du temps? )

Il y a la relation parce que l'être est être là. Penser la relation c'est penser quelque chose qui est de l'ordre du il y a sans être et le il y a sans être de l'être. Ce qu'il y a c'est l'être là, de nouveau, le multiple. C'est quelque chose d'analogue au rapport présentation, représentation, c'est aussi un rapport entre multiple et compte de la partie comme bouclage du multiple.

Là il faudra penser le rapport de l'être et de l'apparaître c'est à dire multiplicité et relation, relation se donnant comme algèbre, logique et topologie.



Le terme qui vient où il y a l'être et l'apparaître, c'est classiquement le transcendantal, nous l'appellerons comme tel, le transcendantal, le transcendantal, c'est le symétrique de l'excès. Il joue le même rôle au regard de l'être et de l'apparaître que l'excès au regard de la présentation et de la représentation.

Qu'est-ce que c'est qu'une théorie du transcendantal ?

La première investigation est platonicienne, la seconde est kantienne, on peut dire comme ça, on va faire un platon-kantisme, c'est à dire une chimère. Le cœur de Platon, c'est la pensée de l'excès : tout est excessif dans la pensée. L'idée du Bien est en transcendance hyperbolique par rapport à l'idée. Le pensable est pensé au régime de l'excès chez PLATON.

C'est kantien dans un sens plus évident, entre phénoménalité du phénomène et la chose elle-même, KANT voit tout de suite que c'est un problème logique, car les catégories seront prélevées sur la table des catégories :

- 1° un transcendantal sans sujet ;
- 2° il y a pensabilité de l'être en soi. Le transcendantal ne fait pas reculer dans l'inaccessible, au contraire. Le régime de la distribution être-apparaître n'est pas connaissance inconnaissable ;
- 3° le transcendantal apparaît lui-même, il n'est pas une exception, les conditions de l'apparaître apparaissent .

Étapes successives de ce que nous allons faire.

La question de départ, va être la question de la relation ordonnée à rendre pensable ce que veut dire être là. Ainsi conçu, le paradigme de la relation est la relation d'ordre. Nous commençons par les éléments constitutifs de la théorie de la relation d'ordre. La relation d'ordre est dans son principe antisymétrique, on ne peut rester de bout en bout symétrique, l'instance même du là finit par se dissoudre autrement.

Ce point est présent chez PLATON, c'est l'enjeu interne du Sophiste. C'est dans le Sophiste qu'on se rend compte qu'il est nécessaire de penser la disymétrie, on passe de quatre genres à cinq. Or, la question originare de PLATON c'est la question de l'être là. le Sophiste a tort, je le réfute, il parle à une question toute autre, pourquoi il y a le Sophiste ? Le problème c'est qu'il y a des sophistes, c'est une énigme, comment il peut y en avoir.

Cela peut se dire: il y a une consistance du faux. C'est l'être là du Sophiste. Dire il y a le faux, c'est dire il y a du non-être, c'est la question de la relation. Théorie formelle de l'espace de la relation, figure de pensée qui soutient la triple détermination algébrique, logique et topologique et qui se présente comme ensemble des connexions du là de l'être là. Cette figure, techniquement, sera une algèbre de HEYTING. Une fois ceci fait, nous entrerons dans la question du transcendantal proprement dit c'est à dire comment penser l'apparaître d'un multiple comme autre chose que son être. Ou encore, comment l'obligation pour l'être d'être là, affecte son être.

C'est cette affection de son être qu'on appelle l'apparaître. Nous sommes contraint à cela car deux voies sont interdites: autofondation et totalisation, ni substance ni sujet, donc a-subjectif et a-cosmique. Donc là de l'être là affection de l'être lui-même dans une troisième catégorie: l'apparaître. Nécessité d'une indexation transcendantale du multiple. L'apparaître, mode propre de présentation du multiple dans une indexation transcendantale.

Brutalement on va poser que dans toute situation, il y a une algèbre de HEYTING, c'est une hypothèse trop (?) forte. Tout multiple est indexé sur cette algèbre quant à sa présentation. On entre dans la machinerie du transcendantal, ce que ne fait pas KANT chez qui on y entre par le schématisme.

Le transcendantal sera soumis lui-même à sa propre opération. On pourra alors reformuler la situation, c'est à dire le mode propre de l'apparaître de son être. Il apparaît dans un certain flou de son être. Théorie de l'obscur, dans l'être et l'événement tout est lumière, si théorie de l'apparaître, il faut une théorie de l'obscur, car ça apparaît.

Question de l'existence, distincte de l'être, nous serons en état de poser qu'un multiple est absolument et existe relativement. On maintient l'absoluité pensable de l'être et en même temps le degré d'existence. Caractère progressif de sa vue en apparition. Théorie des ensembles flous dans une version non probabiliste car indexée sur HEYTING; non pas probabilité mais variabilité.

Dans quelle mesure tout cela tient ensemble?

Nous avons les multiplicités, leur indexation sur le transcendantal, la différence entre l'absoluité de l'être et la variabilité de l'existence. Comment cela consiste, comment cela peut-être appelé une situation? Comment inscrivons-nous en immanence une situation

avec la complétude de ce concept ?

C'est le concept de topos, l'idée d'une consistance d'univers, un univers. Toutes les opérations de la pensée y sont immanentes. Si notre affaire est consistante, montrer qu'elle constitue un topos. Cohésion intrinsèque : là, topos, lieu. Un topos, c'est ontologie-logique et aussi une logique immanente. Onto pour unité d'être et logique pour unité logique. Logique immanente veut dire cohésion de l'apparaître.

**Théorème :** *il y a cohésion de l'être de l'apparaître dans une figure ontologie-logique qui est un topos.*

Quand nous aurons fait cela, nous aurons le concept définitif de la situation.

## 2 Séance du 6 février 1999

Le fascicule « Mathématiques du transcendantal » contient les éléments mathématiques nécessaires pour accompagner et comprendre ce qui a été annoncé la dernière fois :

- une théorie de la situation ;
- une théorie de la figure locale de l'être.

Comme j'ai appelé local le système des opérations de localisation, il y a là les éléments mathématiques nécessaires à comprendre pour suivre ce qui est proposé en matière de transcendantal. KANT, quand il déploie sa propre théorie du transcendantal, en particulier l'analytique des concepts, il est déterminé dans le dispositif catégorique par une disposition héritée de la logique aristotélicienne, de la table aristotélicienne des catégories.

Ce sont les tableaux des catégories de l'entendement chez KANT. Chez KANT lui-même il y a une sorte de mathématique logico-catégorielle supposée pour comprendre la constitution du transcendantal, c'est à dire une disposition logique dont KANT se sert comme d'une trame pour édifier la figure du transcendantal.

KANT supposait la logique catégorielle aristotélicienne comme permettant d'entrer dans sa constitution transcendantale. KANT considérait que la logique était acquise une fois pour toute, c'est à dire qu'elle avait dès ses premiers pas trouvé son dispositif essentiel. La première à s'engager dans la voie de la science, la logique est un acquis stable et originaire, on peut s'y fier sans hésitation comme dispositif intangible.

L'absence de contenu fixait l'absence d'historicité mais :

- 1° ceci n'était pas vrai car la logique connaît une pluralité interne ;
- 2° la paradigmatique transcendantale est mathématique et non pas logique. Elle assume donc une historicité mathématique. C'est une analogie, il y a un guide de la constitution transcendantale du côté du dispositif mathématico-logique. Mais nous en assumons l'adossement côté mathématique plutôt que logique et assumons son historicité. Mathématique historicisée, elle sera donc l'état actuel de la mathématique - un état de la question du transcendantal ;

3° pourquoi mathématiques au pluriel? La mise ensemble, la composition est très singulière. Il y a des provenances différentes des régionalités mathématiques qui sont là recroisées. Mathématiques au pluriel indique l'hétérogénéité du matériau dont la cohésion est philosophique. La cohésion de ce fascicule n'est pas dans ce fascicule, elle est du point philosophique.

Mathématiquement ça se suit et c'est auto-suffisant jusqu'au chapitre X, ça a quand même une certaine cohésion.

Nous introduisons les concepts dans un ordre qui suit le fascicule. Examinons cet ordre pour lui-même et commentons le conceptuellement. On va partir de la question de la relation. Toute pensée de l'être là suppose la relation. Le là est relationnel. Pour que la question de la localisation ait un sens, tout lieu suppose un système de référence pour la localisation du lieu.

Très suggestif, l'ensemble des passages de la physique d'ARISTOTE sur le lieu, le problème d'ARISTOTE quant au lieu est celui de savoir qu'elle est la nature du lieu. Nature référentielle du lieu qui puisse penser la distribution du lieu d'où la question : qu'est-ce que c'est que le bas et le haut?

Ceci va supposer l'espace cosmique de la localisation. La théorie du lieu chez ARISTOTE dans son développement intégral est nécessairement aussi une théorie du Tout, suppose une totalité cosmologique comme protocole de disposition des lieux. Y compris la question : y a-t-il un terme hors lieu?

C'est la question du ce pourquoi il y a lieu ...

La théorie aristotélicienne du lieu est très compliquée, elle est toujours au bord du tautologique. Le bas est le lieu de ce qui est lourd. Un lieu est-il autre chose que la place de cette chose, alors, pas de référentiel car le lieu est le lieu de cette chose. Il y a la possibilité de compléter le tout par du hors lieu. Nous allons dans une théorie de la localisation sans tout, détotalitarisée. Là de l'être là pensé de manière relationnelle sans totalité récurrente de la relation. Il faut qu'il y ait de l'autre, il n'y a pas d'essence intrinsèque de l'autre sous sous la forme du Tout soit sous la forme de grand Autre.

Qu'est-ce que c'est que le grand Autre? C'est en un point l'essence de l'altérité de tout autre. L'Autre en tant qu'il n'est pas un autre mais l'Autre justement, en même temps c'est pour cela qu'il peut y avoir un autre. Le grand Autre c'est celui qui ne se laisse pas compter dans les autres. C'est l'Autre incomptable, c'est pour

cela qu'en théologie on l'a déclaré infini. On finira par faire de Dieu un grand, un infini, les médiévaux avaient des problèmes avec cet infini. Ce moment s'enracinera dans le fait qu'il est incomptable, d'où infini. ça ne se laisse pas compter.

Penser la relation dans une économie du Tout et du grand Autre. Par voie de conséquences, nous sommes destinés à ne penser la relation que comme relation locale. Veut dire que ce qui localise est aussi localisé, sinon c'est reconstitué soit comme Tout soit comme Autre.

Rendre pensable que ce qui donne puissance locale à l'être est déjà local, on pourrait montrer que c'est un des problèmes centraux de la philosophie. Depuis PARMÉNIDE qui a proposé la solution suivante : il y a l'être et pas l'être là, on ne passe pas. Envoi magnifique et austère. Après cet envoi pathétique la question de l'être c'est la question de l'être là. L'être et l'étant, l'intelligible et le sensible, l'idée et l'intelligence (?), le concept et l'intuition.

Comment l'être advient-il comme être là? Comment se fait cette venue, comment peut-on la penser? On essaie de faire l'économie conjointe du Tout et de l'Autre. Tout protocole de disposition du lieu de l'être, l'Autre, suspend la relation au régime de l'altérité. PLATON dans le Timée est quelqu'un qui dit : on pourrait résoudre le problème comme ça, on pourrait faire autrement. C'est moins en philosophe qu'en acteur philosophe. c'est à dire celui qui indique comment on peut jouer le rôle plutôt que de le jouer (cf. Jean VILLARD).

Le placement est toujours sans lieu stable. Nous sommes dans une disposition qui cherche à penser le là de l'être là.

## 2.1 Essence matricielle de la relation

Le premier chapitre du fascicule porte sur des considérations sur la relation (jusqu'à la page 6). C'est un temps phénoménologique de la relation développée à partir d'une essence matricielle de la relation, utilisation descriptive des ressources de cette relation. Qu'est-ce qu'une relation enveloppante, conjonctive ou disjonctive? La relation d'ordre est le noème abstrait.

## 2.2 Algèbre de Heyting

Le deuxième temps correspond au II<sup>e</sup> chapitre du fascicule et parle de l'algèbre de HEYTING. Nous allons montrer de quoi la relation est capable, montrer comment notre dispositif relationnel inaugural peut réellement se déployer comme étant simultanément ontologique, logique et topologique. C'est le chapitre II sur l'algèbre de HEYTING et qui s'arrête autour de la page 16.

## 2.3 La triple détermination de la machinerie transcendante

Ce sont les chapitres III–IV et V qui vont nous donner la triple détermination de la machinerie transcendante. Le chapitre III traitera plus particulièrement de la corrélation ontologique entre ensemble et partie d'un ensemble ( $E$  et  $\mathcal{P}(E)$ ). Là nous traitons d'un point important ; la question de la logique de l'être. Ultimement, il faut appeler logique, le dispositif de l'apparaître comme tel. C'est ce que veut dire le théorème ultime, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas une logique de l'être c'est à dire une logique contrainte par le dispositif ontologique indépendamment du là de l'être là, et, en vérité, le problème de l'être et de l'apparaître est enchevêtrement logique.

Dans une situation, il y a deux logiques et non pas une seule :

- une logique cohésion de l'apparaître ;
- une logique contrainte par la multiplicité pure.

Ces deux logiques sont plus ou moins écartées. Nous traiterons à notre manière l'écart entre l'être et l'apparaître. Cette question est en définitive, la question strictement d'un écart logique, il y a de toutes façons deux logiques entrelacées, cette situation est l'entrelacement. Mais, l'écart entre ces deux logiques est variable.

## 2.4 La logique de l'Être

Nous verrons dans le chapitre IV un aspect de cette question : qu'en est-il de la logique de l'être ? Ceci nous donnera l'algèbre de BOOLE comme espèce particulière de l'algèbre de HEYTING. Nous étudierons la quasi réciprocity (identité d'errance) entre théorie des ensembles (multiple pur) et algèbre de BOOLE.

Dans la IV<sup>e</sup> partie, nous verrons la nature proprement logique du transcendantal. Comment tout transcendantal peut-être considéré

comme logique c'est à dire comme un espace d'évaluation des énoncés. Nous croiserons la logique en son sens ordinaire, langagier, ce sera le moment langagier de notre démarche.

Pas besoin de sortir du transcendantal pour traiter cette question, cette question est algébrique. Nous verrons que toutes connexions logiques –y compris les quantificateurs– ne sont que des opérations sur une algèbre de HEYTING.

## 2.5 Structure topologique du transcendantal

C'est la ve partie qui correspond à la structure topologique du transcendantal. Nous en sommes à la question originaire de l'Être là, de la relation comme théorie de l'autre et de la localisation, nous aboutirons à un concept synthèse (algèbre de HEYTING) :

- ontologique ;
- logique ;
- topologique.

Quand nous en serons arrivés là, nous aurons un premier résultat correspondant à notre premier parcours. À la suite de quoi nous marquerons une deuxième pause par approfondissement et déplacement qui nous amènera au **Théorème de Stone** : *tout algèbre de BOOLE est réalisé comme algèbre d'un ensemble.*

## 2.6 Ontologie et topologie

Les chapitres VI et VII reviennent sur ontologie et topologie., ils reviennent sur le lien logico-ontologique, on revient sur la logique de l'être. La chapitre suivant est le complexe logico-topologique : logique de l'apparaître et nous montrerons les liens singuliers spécifiques entre algèbre de HEYTING et topologie.

Dans le chapitre VII, il y a des choses un peu plus profondes dont je voudrais ponctuer la nature philosophique. On s'efforce de penser que la logique est une théorie du lieu, on s'efforce d'établir une intrinsèque spatialité du logique comme tel. La logique n'est pas le langagier, c'est le topologique, Jacques LACAN a vu quelque chose comme ça. On va le dire sous une forme autre et plus simple. Comment tenir que l'essence ultime du dispositif de l'apparaître ne renvoie pas à une syntaxe mais à une localisation. Ce qui se dit les conditions du là de l'être là.



Rupture avec l'idéal de linguistique (Jacques LACAN).

S'agit-il d'une transcendance constituante langagière ou autre chose? Ici ne sera que topologique, c'est à dire question du lieu, et pas cosmologique, lieu comme localisable. Techniquement cela va donner le problème: à quelles conditions une algèbre de HEYTING est-elle la même chose qu'une topologie? C'est à dire synthèse transcendantale de la relation d'ordre est-elle la même chose qu'une topologie, une structure de localisation, à quelles conditions est-elle isomorphe à un espace topologique?

À quelle condition une algèbre est homogène à une topologie, c'est à dire à quelle condition une synthèse d'ordre est en substance identique à un régime de la localisation? La question conceptuelle, c'est le moment où nous passons de manière cohérente de la relation à la localisation en tirant d'abord de la relation une algèbre, et ensuite, en montrant à quelle condition cet appareil est une topologie, un appareil à localiser (intérieur-extérieur et c . . . ).

Ce sera un chapitre crucial, il va contenir une notion de grande portée qui est la notion de pointe, c'est une notion philosophiquement majeure. La question philosophique c'est comment on passe de l'élément au point. De l'inertie de l'appartenance élémentaire à une situation, être un élément de la situation à saisir un point de la situation, tenir son point, c'est métaphorique.

La philosophie sert à aider les gens à trouver leur point –sinon on est dans l'élémentarité de leur appartenance– c'est à dire la cause qui vaut la peine qu'on s'engage pour elle.

**Le malheur c'est être sans.**

Dans la situation, y a-t-il assez de point? Avoir assez de points, c'est une catégorie mathématique, à quelle condition une situation a assez de points. **Théorème de De Ligne:** *un topos cohérent a assez de points.* Qu'est-ce que la situation propose à chacun en terme de prise réelle? Tout point est une instance du Deux, c'est à dire le moment d'un choix, c'est à dire être sûr que le oui et le non décident pour vous, absolument, c'est ça le point. Le point est une instance du Deux qui renvoie à la disposition topologique toute entière.

## 2.7 Fonctionnement du transcendantal

À partir du chapitre VIII et IX, une autre problématique sera abordée, celle du fonctionnement du transcendantal, disons schématiquement que les sept premiers chapitres traitent de sa constitution,

de sa présentation. Dans ces chapitres, nous traiterons du fonctionnement du transcendantal c'est à dire de la manière dont il génère de l'apparaître avec de l'être. C'est l'être lui-même qui apparaît. En situation, le *il y a* du multiple pur qui compose l'être de la situation qui apparaît localement.

Le point clé est le suivant, l'être est sous la loi d'être ou de n'être pas, c'est un des aspects du côté booléen ; étant donnée une multiplicité quelconque  $S$  :

- ou bien  $x \in S$  ;
- ou bien  $x \notin S$ .

Ontologiquement, il n'y a rien d'autre, la question de l'apparaître est la question de ce qui peut apparaître plus ou moins, le degré d'être de l'apparaître n'est pas soumis au régime binaire appartient ou n'appartient pas. La question de l'apparaître, c'est la question du degré, de la nuance, du flou. Quelque chose comme univers de la qualité. D'un autre côté l'être de la situation, ce n'est pas du multiple pur, le principe de localisation qui affecte le multiple pur de façon à ( ... ) dans l'apparaître.

Ce problème, on peut y entrer de différentes façons, le plus évident c'est d'y entrer par la question de l'identité. Qu'une chose soit identique à une chose ou à elle-même. Une différence est-elle même pensable comme variation ? C'est la question de l'évaluation des différences c'est à dire du degré de différenciation.

Symbolisme élémentaire : étant donnés  $x \in S$  et  $y \in S$  supposés appartenir à la situation  $S$ , la question de la différence  $x$  et  $y$ , ontologiquement,  $x$  et  $y$  sont les mêmes *si et seulement si* ils ont les mêmes éléments. S'ils sont différents, ne fussent que par un seul élément, ils sont différents. Il y a univocité de l'identité et de la différence. La question est univoque et absolue et renvoie à l'axiome d'extensionnalité.

Supposons que nous ayons un opérateur transcendantal  $T$  dans la situation :  $T \in S$  - c'est une ligne d'immanentisation stricte du transcendantal. L'algèbre de HEYTING va fonctionner comme indexation des différences :

$$\delta(x,y) = p \text{ avec } p \in T$$

$p$  va fonctionner comme un élément du transcendantal,  $p$  est non pas évalué suivant le strict principe 0, 1, c'est à dire le principe ontologique.

Veut dire:  $x$  est le même que  $y$  au degré  $p$  près;  $p$  donne le degré auquel  $x$  peut-être considéré le même que  $y$ . Dans l'algèbre de HEYTING, il y a un minimum et un maximum :

$$\delta(x,y) = p \quad \begin{cases} \delta(x,y) = \mu & \text{(minimum absolument différent) ;} \\ \delta(x,y) = M & \text{(maximum absolument identique).} \end{cases}$$

Quand  $p = M$ ,  $x$  et  $y$  sont considérés comme identiques dans l'apparaître. Nous sommes dans l'évaluation transcendantale.  $\delta(x,y) = p$  veut dire  $x$  et  $y$  sont identiques au degré  $p$ ; l'identité est normée, mesurée par  $p$ . Nous avons deux opérateurs d'identité  $\bar{\delta}$ , l'opérateur ontologique et  $\delta$  l'opérateur indexé sur le transcendantal.

Un autre cas est l'identité de  $x$  à lui-même:  $\delta(x,x)$   $x$  peut apparaître à lui-même dans une identité évasive. L'identité peut ne pas être totalement accomplie.  $\delta(x,x) = \text{existence de } x = E(x)$  pas son être, l'existence, c'est l'identité à soi de  $x$  dans l'apparaître, elle est mesurée dans le transcendantal comme le reste. Quelques exemples :

- $E(x) = \mu$ ,  $x$  n'est pas du tout ;
- $E(x) = p$ ,  $x$  existe au degré  $p$ , c'est dans la mesure  $p$  que  $x$  existe ;
- $E(x) = M$ ,  $x$  existe absolument, indubitablement .

$$\bar{\delta} \longrightarrow E$$

Nous examinerons ce qui se passe pour les inexistantes. La troisième forme d'identité qui reviendra à  $\delta$  sauf qu'elle déclarera identiques tous les inexistantes. Décision de considérer comme identiques tous les existants, sera une caractéristique négative du transcendantal.

$$\epsilon(x,y) = [E(x) \cup E(y)] \Rightarrow \delta(x,y)$$

Pour autant que  $x$  et  $y$  existent, laors, l'identité de  $x$  et  $y$  est mesurée par  $\delta$ . Quand ça inexiste - c'est l'essentiel du chapitre VIII - c'est que  $E(x) \wedge E(y) = \mu$ .

L'apparaître, c'est la mise en flexion de l'identité, la rigidité multiple va faire plus objection à la variation de la relation.

## 2.8 Construction du concept d'objet

La construction du concept d'objet sera l'objet du chapitre IX. Objet : ce qui se donne dans l'apparaître anté d'apparaître. C'est un croisement avec KANT, chez KANT, l'objet est initial, premier. L'être de l'objet, c'est un multiple pur, il y a une indexation transcendante de cet objet et une objectivité de cet objet, non pas recul de l'inconnaissance de l'objet mais est autre chose que le phénomène. L'objet est une catégorie de l'apparaître, c'est un multiple plus son indexation transcendante.

Le cœur du propos, c'est la thèse fondamentale dans le chapitre IX, on va définir un atome, c'est à dire la forme de l'Un pour l'objet ou la forme de l'Un pour l'apparaître. Un atome c'est ce qui dans l'apparaître est un objet minimal. Nous distinguerons des atomes réels et non-réels. Réel veut dire qu'il renvoie à un élément ontologique. L'Un de l'apparaître croise l'Un de l'Être. L'atome est construit à partir d'un élément de la multiplicité.

C'est le moment où le différentiel de l'apparaître (son émergence minimale) se noue à l'être. Quand l'Un de l'apparaître se noue à l'Un de l'être. Décision philosophique : **Thèse** : *tout atome est réel, quant on en vient à l'Un, il y a une certaine indistinction de l'être et de l'apparaître : tout atome est réel.*

## 2.9 Toute situation est un $\tau\omicron\pi\omicron\sigma$

C'est le chapitre X qui vient après la page 59. Tout cela est cohérent, tient ensemble. Ce dit dans une théorie unique : toute situation est un  $\tau\omicron\pi\omicron\sigma$ . C'est à dire système général des objets, l'objectivité est un  $\tau\omicron\pi\omicron\sigma$ . Le chapitre X le démontre. Là le fascicule cesse d'être auto-suffisant, il suppose une lecture du fascicule précédent. Des lacunes seront comblées, l'être et l'apparaître sont noués dans une situation cohérente.

### 3 Séance du 19 juin 1999

Quelqu'un m'a demandé si mon absence ne faisait pas symptôme; « Alain Badiou a t'il peur de la topologie? » Je répondrais qu'on ne se défend de la topologie que par l'algèbre. Il est vrai qu'il y a là une difficulté.

À propos du nouveau dans la pensée, on peut se poser trois types de questions :

- qu'est-ce que le nouveau dans la pensée?
- y en a t-il?
- est-il bien ou mal qu'il y en ait?

#### 3.1 Caractère ontologique du nouveau

L'être du nouveau ou, qu'est-ce que la pensée pense dans le nouveau, qu'elle est la valeur d'être de ce qui surgit comme identifiable dans la catégorie de la volonté. Ce qui suppose une pensée déployée de la non nouveauté c'est à dire de la répétition. Qu'est-ce qui interrompt la répétition?

Qu'elle est la caractéristique d'être de ce qui a puissance d'interrompre la répétition – être parménidien : ce dit toujours de l'être qu'il est ce qu'il est. La répétition de soi c'est l'implacable retour.

Quel est l'être de ce qui déroge au statut de l'identité de l'être même, comment penser le *il y a* au statut du *il y a*. Ceci donne la forme d'être possible de ce qui interrompt la figure répétitive de l'être même, d'où la question philosophique: « quel est l'être de l'Autre que l'être? »

Le Sophiste : « quel est l'être de l'Autre c'est à dire quel est l'être de l'Autre que l'être? » c'est à dire la question du non-être. Ce siècle a été le siècle de la radicalité, le siècle des révolutions, de l'homme nouveau. On ne peut terminer le siècle sans être dans une reprise : qu'en est il du nouveau?

**Thèse:** *on est dans la répétition du nouveau lui-même, nouveauté qui serait la forme de la répétition elle-même, pas du tout son interruption. Le nouveau fulmine et en même temps il est stagnation absolue: ce qui se répète, c'est la question de la nouveauté.*

La question : « qu'est-ce que le nouveau? », c'est philosophiquement, la question ontologique, c'est notre premier point. La première tentative de réponse est que l'être du nouveau, c'est l'être

d'une multiplicité surnuméraire, une multiplicité non comptée dans la situation.

Penser l'événement dans la stricte figure de la multiplicité, la multiplicité venue au compte et dérèglement du compte. C'est la thèse d'une multiplicité infondée, multiplicité qui défaille au fondement du multiple : « qu'en est-il de l'être propre du nouveau ? »

### 3.2 Question analytique : « y a t'il du nouveau ? »

Cette question implique une hypothèse sur le présent. S'il n'y a que du nouveau, alors la répétition et le nouveau sont indiscernables, il n'y a donc aucune nouveauté. Parvenu au stade de la nouveauté indifférente, il n'y a plus d'historicité, il n'y a que de la nouveauté transie par la répétition.

C'est une décision antéprédicative, donc dont on ne peut fournir aucun argument. Une partie des choses nouvelles sont désignées comme ne l'étant pas. La nouveauté répétitive est la seule considérée comme moderne, le nouveau n'est pas moderne aujourd'hui.

Cette question, on peut l'éclairer rétroactivement. Pour Gilles Chatenay, il n'y avait pas de nouveau, ce qui se disait : « la mort a vaincu . » Ou encore : « Nous sommes condamnés à vivre comme des porcs . »

La conviction d'Alain BADIOU est qu'il y a du nouveau. C'est un partage fondamental des esprits aujourd'hui. Il y en a – après Mallarmé – dans une figure restreinte. Nouveau tel qu'on ne peut épérer qu'il y ait de la nouveauté avec sa nouveauté, l'évidence de sa nouveauté n'est pas partageable.

Empiriquement, il est partageable.

Philosophiquement, cela entraîne un point singulier de la théorie de la localisation du nouveau ; les protocoles de localisation. Si c'est trop local, ça n'est pas. C'est la condition de découragement, il y a trop longtemps que ce n'est pas global. C'est la thèse de la fin de l'histoire comme immobile.

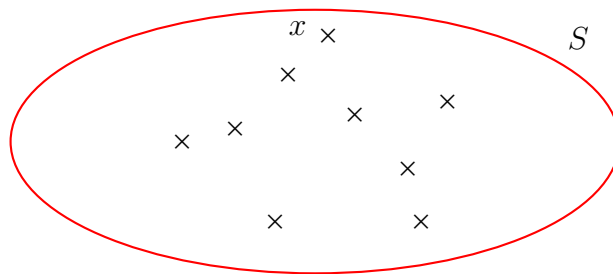
La localisation comme topologique : où est le nouveau dès lors qu'il n'y a pas de visibilité qui transcenderait aisément son lieu, c'est la question du site au sens large. Cette question des sites est une question des sites dans son essence même. C'est la première forme du problème d'Alain BADIOU :

si la localisation est décisive, si la pensée de l'événement, c'est

à dire du nouveau, exige quelque chose de considérable quant à la pensée du lieu par ce qu'il n'y a pas de [ ... ] globale. Alors, on ne peut pas tenir que la situation dans son être n'est que pure, dans son être.

La multiplicité pure est une distribution étale. Rien ne différencie essentiellement un de ses éléments d'un nouveau, l'être s'épuise dans l'appartenance ensembliste, la surface est sans protocole singulier, égale ou étale.

Dans l'être et l'événement, j'ai proposé une doctrine de la profondeur, correction du côté étal du multiple, qui donne ce que sont comme multiples les éléments de la situation elle-même.



$S$  est la surface situationnelle.  $x \in S$ , c'est tout ; pas de degré dans l'appartenance. Pour prendre un mot nietzschéen, il n'y a pas de principe d'évaluation dans la surface situationnelle. L'appartenance est un concept ontologique sans valeur. Bricolage dans l'être et l'événement : oui, mais  $S$  est lui-même un multiple :

$$y \in x \in S$$

Cet  $y$  qui appartient à  $x$  dessine une espèce de sous-être de la situation. On peut toujours prendre les éléments des éléments, un multiple dissémine par en dessous les éléments de la multiplicité. Quand on descend, on descend vers quelque chose qui n'a plus d'éléments c'est à dire sur le vide. C'est là qu'on a le point d'être pur, le signifiant du vide.

On réintroduira la possibilité d'une norme qui est être plus ou moins près du vide. À ce moment là, je déterminais les sites en fonction de la proximité du vide. Très près du vide, c'est la zone de précarité de la situation. Très loin, ça ne bouge pas en dessous.

Dans une situation, la zone instable est la zone juste au dessus du vide, si tout est épais, ça ne bougera pas beaucoup. S'il y a de

l'au bord du vide, il y a de l'instabilité. L'être de cette question, quels est l'origine de la valeur, c'est à dire du degré, dans l'ontologie pure, il n'y a pas d'évaluation.

L'échelle était la distance du vide. Être et événement : c'est le vide qui fait norme. Je restais quand même dans une théorie du négatif. Bonne vieille théorie : quand vous voulez de la valeur, il faut du négatif.

Souterrainement, la philosophie classique de l'être et de l'événement, gageait la pensée finalement dans la question de la proximité du néant, la pensée, c'est soutenir l'épreuve du vide.

Finalement, mon problème devient : peut-on faire autrement ? Peut-on garantir la possibilité du nouveau en économisant la normativité du négatif ? Ce qui reviendrait à dire, peut-on économiser la profondeur ? Peut-on rester à la surface ?

Le reste structural du site événementiel est défini de manière intrinsèque, structurale en profondeur. La localisation est ontologiquement assignée et elle n'a aucune espèce de chance ; point d'évaluation sans variation. C'est une faiblesse à mon sens. Ceci implique que le site événementiel est une contingence structurale comme une autre, ce qui implique une analyse objective.

C'est la question analytique.

Mon problème est de donner de situation une définition telle que cela c'est la possibilité de la localisation sans avoir besoin de décomposition – ou de la profondeur – en économisant le négatif. Cela commande qu'il y a dans toute situation une mesure interne qui donne un dispositif immanent qui vaut aussi fixation ou prescription des données.

La situation va être en état de se nommer elle-même quant à son être. C'est la mise au point de ce qui appartient ou n'appartient pas. La situation elle-même va admettre que l'on puisse dire que  $x$  lui appartient plus ou moins. Ou alors, c'est la normativité du négatif.

Ou bien proximité au néant qui gage la situation ; c'est une méthode éprouvée, comme le prolétariat de MARX (manuscrit de 1844) : « ils sont tout parce qu'ils ne sont rien » comme zone de la nouveauté possible car en proximité au néant.

C'est une solution qui est dialectiquement classique. La détermination par MARX du prolétariat comme la détermination d'un site événementiel : c'est là que ça se passe, car c'est là que c'est au bord du vide. L'être de rien comme un être du non-être.



Alors, si on ne veut pas faire comme ça, si on pense que le siècle ne veut pas qu'on pense comme ça, car il a saturé, expérimenté cela, on ne peut plus faire comme cela. Il faut que le nouveau ne soit plus irrémédiablement lié au négatif, au néant.

Il faut un élément particulier pour nommer la situation du dedans, pour dire : ceci lui appartient plus ou moins.

pas du tout  $\longleftarrow x \in S \longrightarrow$  oui, vraiment

Cette évaluation doit-être interne à la situation elle-même. C'est ça qui fait qu'on va être obligé de parler d'un apparaître de la situation et pas seulement de son être.

C'est à dire, attestation du degré de présentation dans la situation. ça apparaît plus ou moins. Ce sont des fixations de degrés de vérité ontologique. L'apparaître, c'est exactement la même chose que la logique, degré de vérité de la présentation dans la situation.

Comment faire pour qu'une situation soit à la fois une figure de l'être multiple et une logique de son apparaître. Techniquement, c'est un travail considérable que d'envisager de faire ça. ça fait profondément vaciller la notion d'identité, elle est atteinte, minimalement scindée ou scissionnée par cette opération.

Identité d'être ou identité d'apparaître, elles ne fusionnent pas. On est astreint à une machinerie assez lourde sur ce point, car en réalité, on a trois concepts de l'identité. Ce qui équivaldrait à trois identités, réelle, imaginaire, symbolique, on peut lacaniser pour un gain qu'il resterait à évaluer . . . On aura trois concepts de l'identité, il faut les traîner ensuite, jusqu'au bout.

Concepts disparates de l'identité : identité d'être, d'existence et d'apparaître, qui pourraient se superposer, si l'on veut, à la triangulation boroméenne lacanienne, mais surtout seront comme filtres de tous les concepts.

S'il est du côté de l'inexistence, le point sera affecté de l'identité de  $x$  (appartenance en plus ou en moins). C'est la situation qui distribue l'identité, que veut dire  $x$  appartient peu à la situation ? Du point de vue de la situation, son identité est faible, l'identité de  $x$  est évasive.

Il y a des éléments fortement identifiés c'est à dire différenciés, en tant qu'appartenant fortement à la situation et d'autres peu identifiables impliquant une zone de coagulation ou d'indistinction relative. Les inexistantes seront à considérer comme identiques.

Le régime vacillant de l'identité en même temps qu'un maintient

de la distinction. Il va falloir que quelque chose d'absolument différent peut situationnellement se donner dans la très faible différence. La situation s'est aussi la création d'indifférence, pas seulement de la différence.

En réalité, les sites événementiels vont se trouver là. Ça c'est le noyau de ce que j'appelais le second problème.

### 3.3 Le problème éthique

Le troisième problème – le problème éthique – est conforme au dispositif stoïcien des choses (ontologique, analytique et éthique). Dans le siècle: c'est mal qu'il y ait du nouveau. Confère Claudel dans les souliers de satin: sauf si le nouveau est égal en tout point à l'ancien.

Tout nouveau qui n'est pas dans ce régime là est conçu comme du mal, considéré comme coûteux. On fait les comptes, et on établit que toute tentative d'interruption de la répétition est coûteuse. Idée du siècle: le nouveau n'a pas de prix. L'enjeu de la nouveauté était telle que la question des coûts était inusuelle.

Le problème qui surgit alors est de savoir quel est l'espace d'évaluation réelle des coûts? C'est la question du sujet véritablement, c'est la question de savoir qui est comptable du rapport entre le nouveau et la situation elle-même. Quel est le degré de dévastation de la situation elle-même? Toute vérité est criminelle, toute vérité a un coût.

Qu'est-ce que la trajectoire du nouveau?

Quand ça surgit, tout le monde est d'accord. Mais après, comment ça devient? Comment s'opère le nouage d'une vérité et de sa situation? Le plus gros problème de cela, le problème éthique, est le problème théorique fondamental: à supposer que la situation soit à la fois une ontologie et une logique, organisation de l'intérieur de son être de son propre apparaître, alors qu'est-ce que change le nouveau?

L'être, l'apparaître? Le nouveau, effet logique ou ontologique?

Tous les débats de ce siècle peuvent être instruits autour de cela qui est le point de savoir si on fusionne une transformation ontologique et une logique ou si on les disjoints.

Une question "naïve" de la salle (un certain Emmanuel): la question de l'éthique n'est pas nécessairement du situationnel, éthique

et nouveauté, j'ai l'impression que cette question éthique est principale, nécessairement a-historique, ou a-situationnelle; l'éthique est une position de prudence.

Réponse d'Alain BADIOU : tu mets l'éthique dans une position de transcendance. Si l'éthique n'est pas situationnelle, où est-elle? C'est thomiste. Le point est là : si l'éthique n'est pas situationnelle, elle est transcendantale, chose en exception au Dasein, surtout si tu en tires une doctrine a priori . . .

C'est sûr que moi je soutiendrais que l'éthique est dans l'imprudence. La question éthique est quand il y a une bascule où quelque chose d'incommensurable est ouvert. Tout risque au nom de la vérité vaut-il quelque chose? La terreur règne. Nous sommes maintenant dans une situation totalitaire.

Les gens savaient bien qu'on mentait, ils étaient contraints à la prudence. Pensée totalitaire au sens strict, c'est à dire subjectivement totalitaire. Ce qui est criminalisé, c'est l'entreprise de la pensée elle-même ce qui implique qu'il faut abdiquer sur cette capacité elle-même, pour vivre, pour être bien, pour être satisfait, pour lire les magazines.

Cette affaire n'ira pas, ça va produire des catastrophes dont nous n'avons pas idée, la philosophie est là pour parer mais elle n'y peut pas grand chose. La thèse qui soutient le monde aujourd'hui c'est : « Il n'y a rien. » L'ingénieur chez CLAUDEL : « rien n'est. »

Idée : pour que nous puissions vivre, il faut qu'il n'y ait rien : on est arrivé à coller la vérité à la pulsion de mort ; c'est symptomatiquement tranquille.

Quelqu'un d'autre : l'éthique à l'intérieur de la situation, n'est saisie que comme anticipation ou y a t'il un point de vérité à l'extérieur?

Comment éluder le face à face avec le coût exorbitant de la nouveauté qui n'a pas de prix, mais aussi le global était pensé, la situation était pensée dans sa transformation comme globale.

Comment une procédure de vérité transite en situation alors que la majorité de l'espace de la situation lui est soustrait. Il n'y a pas de contrôle de l'espace de la situation, on a cru que c'était l'état qui contrôlait.

Saint JUST disait que s'il n'y a pas de vertu, c'est la terreur, la vertu c'est la subjectivité nouvelle. La terreur vient de ce qu'il n'y a pas de vertu dans l'espace de la situation. Expansion d'une

procédure de vérité. Son trajet véritable, ça vient du site. Conscience aiguë de la composition. Il faut donc une topologie du vrai, il n'y en avait qu'une dialectique ancienne, la simple contradiction.

La question de savoir qui est l'ami, qui est l'ennemi n'est pas suffisante. Toute vérité est un trajet, donc ne saisit pas d'emblée le tout. Avoir une méthodologie d'investigation du trajet de vérité. Prendre au sérieux que la vérité est un processus (HEGEL), donc avoir la topologie de cela.

Quel usage de l'état en cette affaire? Dialectique très serrée, la maxime c'est « le moins possible », c'est à dire le moins possible de terreur. Ce n'est pas une platitude, la terreur est une facilité, c'est la facilité de l'état : les gens sont pas d'accord, on va les matraquer. C'est la plus grande pente, l'état.

La maxime : le moins d'état possible, c'est à dire le moins de terreur possible, n'est pas la maxime des libéraux. C'est terriblement compliqué. Il faut se convaincre qu'on ne change que la logique des choses, on ne change pas les choses. J'ai longtemps cru le contraire. Quelque chose qui est vrai chez PARMÉNIDE : l'être est immuable.

Changer l'être c'est extrémiste. Changer la logique oui, mais pas l'être, c'est là dessus que je voulais indiquer quel était mon deuxième très grand problème.

Comment un événement, par voie de conséquence, peut suivre une transformation logique, c'est à dire penser le sujet dans l'élément de l'apparaître. Savoir ce que c'est que l'apparaître subjectif. Renversement. La question philosophique était : qu'est ce qui apparaît au sujet : phénoménalité de l'apparaître pour un sujet, un sujet peut-il connaître autre chose que l'apparaître?

Ma question est : comment vient-il du sujet à apparaître, en tant que du sujet vient à apparaître, du sujet change. Veut dire, qu'est ce que c'est que du sujet dans la logique, c'est à dire dans un certain type de cohésion logique. Finalement, du sujet, on en a un prédicat : vient à apparaître dans la modalité de transformation de l'apparaître lui-même.

Le sujet est un terme logique qui change la logique. Sa manière est de modifier la logique, mon problème ultimement c'est : qu'est-ce que le changement logique, étant donné que la logique c'est de la forme de l'immuable?

Un sujet c'est ce qui fait passer d'une algèbre de HEYTING à une autre, d'une topologie à une autre. Dans une algèbre de HEYTING, il y a une structure d'ordre avec minimum et maximum. Si vous

changez l'algèbre de HEYTING, cela veut dire qu'une valeur change (c'est la question du point deux de tout à l'heure) puisque l'algèbre de HEYTING code le système des degrés d'appartenance.

Autrement dit, comment quelque chose qui appartient, peut appartenir d'avantage?

L'algèbre de HEYTING ne sert qu'à coder le degré d'appartenance à la situation. Si on change cela, l'espace multiple restreint le même, ce qui change, c'est la logique, c'est à dire la valeur. Ce qu'on aura, c'est une autre manière de penser l'appartenance à la situation, de l'intérieur.

On aura changé le protocole d'évaluation de l'appartenance et donc le déploiement des valeurs de différence et d'indifférence. On va produire autrement différence et indifférence, on ne touchera pas à l'être des termes.

Finalement, on va arriver à la chose suivante : qu'est-ce que du nouveau? C'est de la différenciation, c'est à dire que ce qui était indifférent se différencie. Mais, si vous créez de la différence, vous luttez contre l'inexistence, car l'inexistence est identique, toute vérité est à la fin de la création d'existence.

C'est ce qu'il faut démontrer, déployer.

Le nouveau, c'est de la création d'existence, sur fond immo-  
difié de l'être, sur fond d'immobile, l'appareillage mathématico-logique peut-être relativement démonstratif quant à cette question.